



ABSTRACT

TELLIER (Geneviève É.), Leopold II et le marché de l'art américain. Histoire d'une vente singulière, Bruxelles, Le Cri, 2010, 317p.

En 1909, Léopold II a 44 ans de règne derrière lui. Depuis quelques mois, il n'est plus le souverain de l'État Indépendant du Congo. Il a dû tout céder à la nation belge, même sa Fondation de la Couronne, un montage juridico-financier qui aurait dû lui permettre de léguer à son successeur tout son mobilier et ses objets d'art. Désormais, le roi le sait, tous ses biens, au lendemain de sa mort, seront vendus à l'encan par ses héritières, ses trois filles. Celles-ci n'auront clairement aucune difficulté pour trouver acquéreur sur le marché de l'art américain, éminemment attractif. Alors? Il décide de tout mettre en vente lui-même et rêve déjà de plantureux bénéfices. Il se voit bien, comme d'autres aristocrates, surfer sur la vague identitaire des nations. Car, dans une Amérique avide de démontrer sa nouvelle puissance, rien ne tempère la hausse extraordinaire des prix des objets d'art et notamment, ceux des *Old Masters*, qui ont toujours constitué les étalons préférés de la rivalité internationale...

Léopold II mise sur son image de marque outre-Atlantique. Car, si celle-ci va bientôt s'effondrer sous les coups de la virulente campagne anti-léopoldienne de la *Congo Reform Association*, elle résiste encore en 1909. Les Américains admirent en celui qu'ils appellent "the King", le businessman richest et dispendieux qui ressemble à leurs propres capitaines de la finance et des affaires. Léopold II se dit aussi que la provenance royale sera un atout de taille.

Bref, au printemps 1909, quand il décide de mettre toutes ses collections d'art en vente, il provoque un tollé impressionnant dans la presse belge. Une grande partie de l'opinion publique n'en peut plus de ce vieux monarque dont la vie privée fait jaser, quand ce ne sont les affaires congolaises qui attirent l'opprobre internationale ou encore quand elle n'est pas blessée par le mépris légendaire que ce roi trop fier affiche sans vergogne.

En réalité, au lieu d'une chasse aux trophées, cette vente semble s'être cantonnée aux tableaux. Le roi a vendu deux douzaines de toiles anciennes et probablement deux centaines de Modernes de

l'École belge. Pour les *Old Masters*, les acquéreurs sont les très fortunés Morgan, le *Yankee Banker*, et De ridder, un homme d'affaire allemand. Combien le roi a-t-il réussi à vendre de potiches, de vaisselle, de bronzes, de bijoux, etc. ? On ne saura jamais l'exacte vérité. C'est là toute la difficulté des sources. Léopold II faisait détruire systématiquement ses papiers. Par la suite, la Liste civile a également égaré des documents essentiels et ce, même récemment. Enfin, cette administration peut, souverainement, décider ce qu'elle donne ou non à voir aux chercheurs.

S'il n'y a pas eu d'emballement sur le marché américain, il faut y voir plusieurs raisons. D'une part, il y a cette image positive du "King" qui a freiné la hargne revancharde des Américains, d'habitude attisée par les moqueries des Européens sur leur manque de goût. Au fond, les Belges se sont montrés plus préoccupés par les affaires domestiques de leur roi que par les *American Meat Packers*. Enfin, il y a la qualité des "joyaux" royaux: une certaine presse outre-Atlantique n'a pas hésité à parler de "Bric à Brac".

Par contre, étonnamment, personne n'évoque cet autre évènement, vieux de vingt ans... Qui, en 1909, se souvient en effet que la plupart des tableaux avaient été abîmés dans l'incendie du château de Laeken de 1890? Dont l'Hobbema, *Farm in the Sunlight*, aujourd'hui à la *National Gallery* de Washington? Dont le Rembrandt, *Rembrant as a young man*, aujourd'hui au *Metropolitan Museum of Art* de New York? Dont le Van Dyck, *Portrait de Duquesnoy*, aujourd'hui aux Musées des Beaux-arts de Belgique à Bruxelles? Curieusement, ce dernier a disparu de la circulation des publications et des expositions entre 1890 et mai 1909, date à laquelle le Roi l'a vendu à ce musée, en pleine tourmente médiatique. Avec quelle véhémence la presse belge avait réclamé cette pièce! Car, pour l'opinion publique, il s'agissait de sauver au moins cette perle nationale des griffes "des marchands de pétrole et des trusteurs de blé de New York et Chicago"... Comment ce tableau peut-il dès lors, vingt ans après l'incendie qui l'avait laissé pour moribond, resurgir en état impeccable avec plusieurs centimètres de plus en hauteur? Serait-il une copie? Et l'original abîmé serait-il celui qui se trouve encore dans le magasin de Kleinberger, le marchand parisien attitré de Léopold II et qui sera vendu au New yorkais Harold Pratt? Seule une expertise complète de la toile du musée bruxellois pourra nous le dire car celle de la collection Pratt est introuvable aujourd'hui...